

Prof. Jozef Kwaterko, Université de Varsovie

Montréal dans le roman québécois

EXEMPLIER

Extrait 1 : Robert Viau, *Au milieu la montagne*, 1951

La grande artère de Montréal s'éclairait de plus en plus, mais elles étaient encore loin de leur but. Ici, c'était l'Est; et c'était l'Ouest qui les intéressait. Elles jetaient un coup d'œil rapide aux vitrines des magasins remplies de marchandises pour gens de condition modeste. A la rue Amherst, la foule augmentait subitement ; les lumières rouges, vertes, orangées, scintillaient de tous les côtés. [...] Elles continuaient gaiement jusqu'à la rue Saint-Laurent, où flânait un monde à l'allure peu rassurante. On leur lançait crûment des mots qu'elles feignaient de ne pas entendre, mais qui les faisaient rougir.

Officiellement, par décret municipal, ici commence l'ouest de Montréal, mais avant d'atteindre vraiment l'Ouest, s'allonge une zone neutre et triste, tache d'ombre sur la grande rue. Souvent, les pauvres filles, déjà fatiguées, n'allaient pas plus loin. Quelquefois pour jouir du spectacle des grands magasins, des bijoutiers, des bottiers à la mode, des modistes fashionables, elles continuaient leur marche jusqu'à la rue Peel. Le nez collé aux vitrines, ébahies par tant de luxe, elles se choisissaient, en pensées, ce qu'il y avait de plus beaux (Viau, 65)

Extrait 2 : Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, 1978

Tant que le tramway longeait la rue Mont-Royal, elles étaient chez elles, elles faisaient tous les temps, se donnant parfois des claques dans le dos quand elles s'étouffaient, interpellaient d'autres femmes qu'elles connaissaient [...]. Mais quand le tramway tournait dans la rue Saint-Laurent, vers le sud, elles se calmaient d'un coup et se renfonçaient dans leurs bancs de paille tressée : toutes, sans exception, elles devaient de l'argent aux Juifs de la rue Saint-Laurent, surtout aux marchands de meubles et de vêtements, et le long chemin qui séparait la rue Mont-Royal de la rue Sainte-Catherine était pour elles très délicat à parcourir. [...] Les dernières descendaient chez Eaton, au coin d'University. Jamais personne du groupe n'allait plus loin que chez Eaton. A l'ouest de ce grand magasin c'était le grand inconnu : l'anglais, l'argent, Simpson's, Ogilvy's, la rue Peel, la rue Guy, jusqu'auprès Atwater, là où l'on recommençait à se sentir chez soi à cause du quartier Saint-Henri, tout proche, et de l'odeur du port. Mais jamais personne n'allait jusqu'à Saint-Henri et jamais personne de Saint-Henri ne venait jusqu'au Plateau Mont-Royal. On se rencontrait à mi-chemin, dans les allées d'Eaton, et on fraternisait au-dessus d'un sundae au chocolat ou d'un ice-cream soda. Les femmes de Saint-Henri parlaient fièrement de la place Georges-Étienne-Cartier et celle du Plateau Mont-Royal du boulevard Saint-Joseph (Tremblay, 22-23; 25).

Extrait 3 : Gabrielle Roy, *Alexandre Chenevert*, 1954

A ce carrefour, il se trouve un kiosque de journaux; quotidiens de presque toutes les capitales du monde. Il y en a même en yiddish ... petits caractères bizarres qui inquiètent. Cachent-ils quelque chose que l'on devrait savoir ? ... Des titres sautaient devant les yeux :

DIX TÉMOINS DE JEHOVA ONT ÉTÉ ARRÊTÉS... LA NATIONALISATION DE L'INDUSTRIE SE POURSUIT EN ANGLETERRE. SEULE LA LIBRE ENTREPRISE RAMÈNERA LA PROSPÉRITÉ... Do You Want Truth ? (Roy, *Alexandre Chenevert*, 271, en capitales dans le texte)

Extrait 4 : Gabrielle Roy, Alexandre Chenevert, 1954

Il avançait avec beaucoup de peine pour dégager sa valise des paquets, des parapluies. Il allait, disait à chaque personne: Excusez-moi... Il était en pleine dérouté, au milieu d'étrangers. [...] Il eut la curieuse sensation qu'il ne pourrait pas être plus à l'étranger à Moscou, à Paris. Ce qui lui arrivait était pire que la solitude: comme un atroce malentendu. Il posa sa valise, passa une main sur son front. "Voyons, pensa Alexandre: j'ai vécu toute ma vie à Montréal; je suis né ici; j'y mourrai probablement." Il éprouva la terrible ingratitude de la ville à son endroit (éd. 1973 : p. 268)

Extrait 3 : Yves Thériault, Aron, 1954.

Donc, cette ville moderne, palpitante, en pleine croissance où Moishe et autrefois David avaient choisi de vivre. Grand port de mer. Centre de raffinage, terminus ferroviaire, métropole canadienne qui porte en son axe ce mont qu'on nomme Royal ! [...] De la ville autour monte chaque jour une multitude de gens à la recherche de la paix. Sous les frondaisons cheminent les amoureux. D'autres qui sont vieux et sereins y viennent aussi rêver près de la nature [...] Va à la montagne, répéta Moishe pour qui cette masse vert sombre avait été souvent aussi un symbole. Tu y trouveras la paix (Thériault, 62-63).

Extrait 5 : Jacques Ferron, *La nuit*, 1965 (version *Les confitures de coings*, 1971)

Je sortis de la cours furtivement, précédé par les clochers du comté de Maskinongé qui me fuyaient. J'enfilai le corridor, traversai la salle des Pas-Perdus. Une foule d'étrangers, de Hongrois ou de Japonais, je ne saurais dire. En tout cas, aucun d'eux n'avait remarqué les clochers. Je n'eus pas de mal à passer inaperçu. Je sortis du Palais comme un immigrant de la gare Windsor. Ma vie recommençait à zéro. Il y avait un va-et-vient fou ce matin, une cohue des fins des temps. On se bousculait forcément. Je n'arrêtais pas de dire: 'Sorry Sir' à mes nouveaux concitoyens, tous des Anglais (p. 73)

Extrait 6 : Régine Robin, *La Québécoise* (1983)

Ville schizophrène, patchwork linguistique, bouillie ethnique, pleine de grumeaux, purée des cultures disloquées

Folklorisées

Pizza

Souvlaki

Paella (p. 82)

Extrait 7 : Dany Laferrière, *Je suis fatigué*, 2001

J'arrive à Montréal et je tombe tout de suite dans le débat national : celui de la langue. Je venais, il y a peine cinq heures, de quitter, en Haïti, un débat sauvage sur la langue, où le français symbolisait le colon, le puissant, le maître à déraciner de notre inconscient collectif, pour me retrouver dans un autre débat, tout aussi sauvage où le français représente, cette fois, la victime, l'écrasé, le pauvre colonisé qui demande justice. Et c'est l'Anglais, le maître honni. Le tout-puissant Anglo-Saxon. Qui choisir ? Vers quel camp me diriger ? Mon ancien colonisateur : le Français, ou le colonisateur de mon ancien colonisateur : l'Anglais ? Le Français, ici, fait pitié, mais je sais qu'il fut un maître dur. Finalement, j'opte pour une position mitoyenne. Je choisis l'Américain. Je décidai d'écrire mon premier livre suivant la leçon d'Hemingway. Dans un style direct, sans fioritures, où l'émotion est à peine perceptible à l'œil nu. Et de placer l'histoire dans un contexte nord-américain : une guerre raciale dont le nerf est le sexe (LAFERRIÈRE 2001 : 93).

Extrait 8 : Stanley Péan, *Zombi blues*, 1999

En traversant ces rues familières, théâtre de ses marelles et de ses rondes de gamine, il ne viendrait jamais à l'esprit de Marie-Marthe que ce faubourg, si semblable au célèbre *Haitian Corner* brooklynois, a jadis été considéré comme une imprenable enclave canadienne-française. Au fil des dernières trente et quelques années, le paysage de ce quartier du nord de la métropole s'est considérablement modifié. Si bien que là où, auparavant, on apercevait des enseignes de comptoirs à hot dogs ou à patates frites ont proliféré des écriteaux lumineux aux couleurs vives annonçant des salons de coiffure « afro », boîtes de nuit antillaises, marchés de fruits et légumes dits « exotiques ». Les Québécois de souche, comme on les appelle maintenant, côtoient les ressortissants haïtiens depuis si longtemps que certains dépanneurs du coin offrent désormais du Cola-Champagne et autres douceurs de Tropiques.

Certes, cette cohabitation n'est pas toujours aisée, comme en témoignent quelques graffitis haineux (*Négro : mange-marde !*) que l'on peut parfois lire sur les flancs des conteneurs à déchets, ou les occasionnelles rixes entre gangs de jeunes Noirs et skinheads. Malgré ces désagréments, moins fréquents que les médias ne le laissent entendre, Marie-Marthe estime son coin paisible, comparé à d'autres, et s'imagine difficilement vivre ailleurs dans Montréal (PÉAN 1999 : 41-42).

Extrait 9, Émile Ollivier, *La Brûlerie*, 2004

Je ressuscite depuis des décennies dans Côte-des-Neiges [...] Je connais tous les charmes et tous les pièges de ce quartier [...] Moi, Jonas Lazard, sur la Côte-des-Neiges, cet endroit où le temps semble vouloir s'attarder, ne bougeant que par imperceptibles soubresauts, j'ai vu des vivants et aussi des morts. J'ai entendu souffler l'Esprit du lieu, battre le rythme inhérent à cet espace (p. 9-10)

Extrait 10, Émile Ollivier, *La Brûlerie*, 2004

« Il n'y aura pas de retour pour ces messieurs, pour toutes les raisons qu'on connaît et surtout parce qu'ils participent de la vie de cette ville. Ils ont réussi à fixer leurs empreintes dans ce quartier. Ainsi, ils bénéficient d'un observatoire d'où ils peuvent voir l'ailleurs, et cela jusqu'au vertige. Peut-être qu'après toutes ces années de vie à Montréal, cette ville a fini par constituer une composante obligée de leur jeu [...] un jeu qui sert de trait d'union entre ce qui est et ce qui aurait pu être » (p. 235-236).